

# Françoise Pérovitch

9 septembre - 28 octobre 2017

Vernissage samedi 9 septembre, de 11h à 21h

« [...] *Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune, [...] »*  
Paul Verlaine, *Clair de lune*, in *Fêtes Galantes*, 1869

## Sonatines en rouge et rose

Samuel Beckett décrivait la *Septième Symphonie* de Beethoven comme « une surface sonore dévorée par d'énormes pauses noires, si bien qu'à la fin nous ne percevons plus qu'un sentier de sons suspendu à des hauteurs vertigineuses reliant des abîmes de silence insondables<sup>1</sup> ». Pourquoi un tel projet dans le domaine de la musique ne le serait-il pas dans le domaine pictural ? Françoise Pérovitch, tout au long de ses plus de vingt ans de carrière, pourrait s'être donnée semblable dessein. Et si les ouvertures qu'elle déplie dans son travail ne s'arrêtent pas aux seuls passages de l'intime à l'extime, du dessin à la peinture, de la feuille de papier à l'espace mural, du plan au volume, de la céramique au bronze, le vertige que celui-ci replie au plus profond tient sans nul doute dans cette part d'indicible qu'il recèle et qui résiste à toute tentative d'interprétation.

Longtemps, notre regard a ainsi cheminé solitaire sur les sentiers que son œuvre traçait au fil du temps, sur ces paysages d'enfance qui la bordaient, sur ces impressions qui la débordaient, sur ces sensations qui affleuraient le papier, sur ces émotions qui se noyaient dans l'encre, sur ces sentiments qui s'arrêtaient dans les suspens du trait. Mais pour donner plus de lumière et de densité, d'intensité et de profondeur à ses sujets, il a presque fallu à l'artiste endiguer ce déferlement expressif que les formes, les couleurs, les traits, les gestes, les regards portaient à son acmé. Le passage par la peinture a été cette voie pour y parvenir, pour élaguer encore, pour réduire d'autant mieux, pour distiller jusqu'au cœur ou à l'âme des choses et des êtres. Les tableaux se sont intitulés *Nocturne*, les fonds se sont drapés du sombre de l'ombre ou de la nuit, les fleurs ont flétri sur leur tige, les visages se sont tus, et le rouge a gagné les mains hors de cette protection du gant que d'aucuns ont déposé à terre.

Aujourd'hui, Françoise Pérovitch semble s'être pacifiée avec son œuvre et ces histoires, sa vie d'artiste et sa propre histoire. Sa peinture est dès lors redevenue aussi lumineuse que la clairière au-delà de l'orée de la forêt, aussi fraîche que le ruisseau, aussi tendre que le vert des prés, aussi rose que les joues empourprées. Se souvenant presque de l'adage de Maurice Denis – « se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées » – les mélodées et les lamentos qui crevaient des silences déchirants ont fait place à des contrepoints raffinés, des décalages subtils, des superpositions inventives, des glissements continus, des plans de couleurs autonomes et aériens, des gestes rapides et décisifs de l'ordre parfois du *staccato*, parfois du *vibrato*. Néanmoins l'*allegro* ne surgit pas plus là où la douce mélodie de la mélancolie a cédé le pas ; la rêverie s'y fait toujours autant entendre, discrète, légère, plus frissonnante que jamais. Et si les masques sont tombés, les yeux ne demeurent pas moins clos dans l'éternité du tableau. À nous de les déciller de toute la force de notre regard.

Marc Donnadiou

---

<sup>1</sup> Lettre à Axel Kaun du 7 juillet 1937 publiée dans *Samuel Beckett, Lettres 1929-1940*, édition de George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, DanGunn et Lois More Overbeck. Traduit de l'anglais par André Topia. Gallimard, 2014.

# Françoise Pétrovitch

September 9th - October 28th, 2017

Opening on Saturday September 9th, from 11 am to 9 pm

[...] *While singing in minor mode  
Of victorious love and easy life  
They don't seem to believe in their happiness  
And their song is mingling with the moonshine, [...]*  
Paul Verlaine, *Clair de lune*, in *Fêtes Galantes*, 1869

## Sonatinas in red and pink

Samuel Beckett once described Ludwig van Beethoven's *Seventh Symphony* as a 'sound surface, torn by enormous black pauses,' so that 'nothing but a giddy path of sounds linking unfathomable abysses of silence'<sup>1</sup> could be perceived. Whereas this was achieved in the field of music, Françoise Pétrovitch seems to have undertaken a similar project in the visual arts since the beginning of her now two-decade-long career. Indeed, her transitions from intimacy to extimacy, drawing to painting, sheets of paper to wall surfaces, plan to volume, and ceramics to bronze, have assuredly opened gaps in her work, but the giddiness at its very core has mostly to do with an indescribable quality, which resists any attempts at interpretation.

Thus, our eyes have been wandering a while along the paths cut by Françoise Pétrovitch over time—the childhood landscapes bordering her work, the impressions overflowing it, the sensations brushing the sheets of paper, the emotions drowning in ink, the sentiments halting in the suspense of a stroke. Yet, in order to give more light, density, intensity, and depth to her subjects, the artist ended up restraining this expressive surge, which her forms, colours, lines and gestures had brought to its acme. Painting then allowed her to figuratively prune or distil her aesthetics so as to get to the heart and soul of things and beings. In her series *Nocturne*, pictorial backgrounds were draped into the murk of shadows and nights, flowers withered on their stem, faces shut down, and the colour red spread onto the figures' bare hands, their protective gloves dropped off on the ground.

Françoise Pétrovitch has now, it seems, found peace with her work and all these narratives, her life as an artist and her own story. Her painting has returned to being as luminous as a clearing over the edge of a forest, as fresh as a river, as soft as a green pasture, and as pink as a blushing cheek. Bringing to mind Maurice Denis's adage—'Remember that a painting, before being a battle horse, a nude woman, or an anecdote of some sort, is essentially a flat surface covered with colours, put together in a certain order'—, her monotonous chants and laments, which used to pierce torn silences, have made way for refined counterpoints, subtle intervals, inventive superimpositions, continuous shifts, autonomous yet airy plans of colours, and rapid gestures determining the overall 'order,' sometimes a *staccato*, sometimes a *vibrato*. That being said, the *allegro* doesn't burst where the sweet song of melancholia has retreated. Discreet and so light, more trembling than ever, reverie is still audible. If her figures are no longer masked, their eyes nonetheless remain closed before the pictorial eternity, and it's up to us to open them up with all the strength of our gaze.

Marc Donnadiou

Translation Violaine Boutet de Monvel

---

<sup>1</sup> Letter to Axel Kaun; 7 July 1937, quoted in Mark Nixon, *Samuel Beckett's German Diaries 1936-1937*, London: A & C Black, 2011.